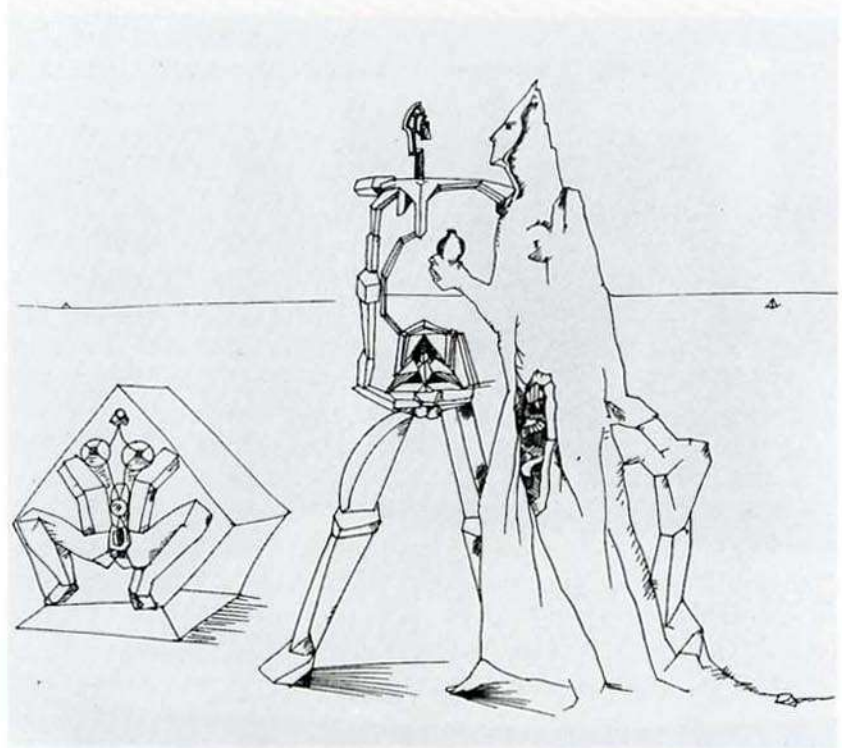


LOUIS MARIN

LE SEXE NI VRAI NI FAUX ou Hermaphrodite saisi par le neutre

« D'où vient que les eaux de Salmacis soient si mal famées, pourquoi leur action malfaisante énerve-t-elle et ramollit-elle les membres qu'elles ont touchés ? » Or voici cette histoire. « C'est ici en effet qu'un enfant, né de Mercure et de la déesse de Cythère, consumma une étrange métamorphose. Une nymphe nommée Salmacis habitait les bords de cet étang à l'eau transparente jusqu'au fond. Quand elle vit l'enfant, éblouie par sa beauté, elle souhaita de le posséder. « Viens, s'écrie-t-elle, partageons la même couche. » [...] L'enfant rougit, car il ignore ce qu'est l'amour [...] : « As-tu fini ? Sinon je m'en vais et te quitte, toi et ton étang ! » Salmacis feint de s'éloigner. Elle se dissimule à l'abri d'un épais buisson. L'enfant qui se croit seul, séduit par la tiédeur de l'eau qui le caresse, rejette ses vêtements. Salmacis s'enflamme de désir pour ce beau corps nu [...] Elle brûle de l'étreindre, elle contient mal sa folle ardeur. L'enfant [...] saute à l'eau et nage dans l'onde limpide : « Victoire ! il est à moi » s'exclame la Naiade. Elle saisit l'enfant qui se débat, lui arrache à la faveur de la lutte des baisers, glisse sous lui ses mains, caresse malgré lui sa poitrine. Le jeune homme



se sent enveloppé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; enfin malgré sa résistance, elle l'enlace [...] Il résiste et refuse à la nymphe les voluptés qu'elle se promet. Elle resserre son étreinte et de tout son corps engagé dans la lutte, elle ne faisait plus qu'un, eût-on dit, avec l'enfant : « Tu peux te débattre, méchant, dit-elle, mais tu ne m'échapperas pas ! O dieux, ordonnez que jamais cet enfant ne puisse se détacher de moi, ni moi de lui. » Ces vœux trouvèrent les dieux favorables. Car leurs corps à tous deux sont mêlés dans une intime union et n'ont plus à deux qu'un aspect unique [...] Depuis que leurs membres se sont mêlés en une étreinte tenace, ce ne sont plus deux êtres, et pourtant ils participent d'une double nature ; et, sans que l'on puisse dire que c'est une femme ni un enfant, l'aspect n'est celui ni de l'un ni de l'autre, en même temps qu'il est celui des deux. Quand donc l'enfant voit que ces eaux limpides où il était entré homme, ont fait de lui un demi-mâle, que, pour s'y être plongé, la vigueur de ses membres s'est amollie, tendant les mains, mais d'une voix qui n'est déjà plus celle d'un homme, Hermaphrodite s'écrie : « Accordez cette grâce, ô mon père, ô ma mère, à votre fils qui porte vos deux noms : que tout homme qui se sera baigné dans cette fontaine n'en sorte plus qu'un homme à moitié, et, dès qu'il aura touché ces eaux, perde aussitôt sa force. »
Ovide, Les Métamorphoses, IV, 358-394

« Hermaphrodite : Substantiv. Individu qui possède les organes des deux sexes : il n'y a point de parfait hermaphrodite dans l'espèce humaine. »
Larousse, Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle.

« Du langage français bizarre hermaphrodite,
De quel genre te faire, équivoque maudite
Ou maudit?... »
Boileau, Satires XII, v. 1-3, 1705.

Il semble que le mythe d'Hermaphrodite que conte Ovide au Livre IV des *Métamorphoses* parcourt avec une grâce raffinée tout l'axe de la relation du masculin et du féminin et couvre tout le champ des relations d'opposition et de complémentarité que la différence sexuelle générique déploie, pour aboutir à l'hybride homme-femme : Herm-(ès)-aphrodite. Cependant, la trace même que ce nom – de propre devenu commun – laisse dans la mémoire commune, ou encore l'image que la contemplation scandaleusement convenue d'un gracile adolescent efféminé dans une statue alexandrine donne à l'imagination, l'enfant d'Hermès et d'Aphrodite muni des attributs (sexuels ?) de ses deux parents divins, le *puer*, à la fois *vir* et *femina*, ce corps **opéré** par la simple addition des deux sexes et de leurs caractéristiques primaires et secondaires, **opérant** ainsi la synthèse des contraires, cet être nouveau, né d'une violence d'amour et d'une imprécation de langage, le récit du mythe, tout au long de ses épisodes et dans les jeux poétiques de son langage, en interroge les certitudes assurées et les déstabilise de ses tranquilles évidences, en les fragilisant dans les énoncés mêmes qui les déclarent : tel serait le secret travail du neutre dans l'articulation des oppositions et dans la déclaration des synthèses, dans la position de la différence même – celle du sexe – et dans le gracieux monstre issu de sa résolution. Ni concept, ni catégorie, le *neuter* ne pourrait jamais être saisi qu'au revers des concepts, que dans l'écart de la relation, que sur la face nocturne ou abyssale de la synthèse. A cet égard, le récit ovidien apparaîtra vite d'une effrayante subtilité.

Première apparition qui est peut-être – non dite ou virtuellement expri-

mée – une manifestation décisive du travail du neutre, de sa force de déplacement. Au début du poème, l'enfant né des deux dieux (*Mercurio puerum diva Cythereide natum*), né comme tout un chacun des enfants humains d'un père et d'une mère, de leurs sexes conjoints, du *coïtus* de la différence, cet enfant, le poète ne le nomme par nul autre procès d'appellation que de le renvoyer par son visage au couple parental : « *Cujus erat facies, in qua materque paterque / Cognosci possent : nomen quoque traxit ab illis.* »

Et la mère,... et le père..., les deux pôles, féminin et masculin, de la différence sexuelle sont ainsi soulignés, dans leur **polarisation** et leur **opposition** par la répétition même de la particule qui les coordonne l'un à l'autre. Ils sont reconnus sur un visage unique qui en inscrit et en trace la double ressemblance. Et l'enfant tire (**trahit**) de leur portrait, son nom, un nom qui n'est propre et singulier que de répéter les deux noms de la différence d'où l'enfant trouve son origine. Toutefois, le poète différera la nomination de l'enfant du dieu et de la déesse du tout début de son récit à son extrême fin : il ne nommera le trop beau berger qu'une fois l'étrange métamorphose accomplie ou plutôt une fois définitivement opérée l'union entre la naïade et lui, comme si cet accouplement seulement, dans sa violence, pouvait amener sur les lèvres du poète le nom doublement divin que le *puer* devenu *vir* portait depuis sa naissance ; « Hermaphroditus » n'est à la fois nommable et dicible qu'une fois possédé **par** la différence du masculin et du féminin, qu'une fois entré dans la double polarité de cette différence que le récit réaffirme, à sa plus extrême violence, par inversion de la puissance des rôles : c'est la nymphe qui viole le berger, et le force à un coït où il perd sa virilité. C'est seulement alors que le poète se souvient du nom de son héros, un nom dans lequel son destin était scellé, mais qui ne pouvait être prononcé qu'une fois ce destin accompli, un **nom d'après coup** où l'accouplement avec Salmacis révèle, depuis toujours présente mais virtuelle, la différence du masculin et du féminin, et dont l'inversion qualitative (Salmacis, la femme, se comporte en mâle ; l'« Atlantide », l'homme, est traité en femme) et l'excès mutuel peuvent seuls résoudre l'insurpassable écart. En acquérant un nom propre dans le poème et à cet instant, le *puer* devient *vir*, mais il ne le devient qu'en défailant de sa *virilitas*, par « amollissement » de sa masculinité... « Hermaphroditus », le nom de la douloureuse synthèse, de la difficile (impossible ?) union des contraires, le nom, ni vrai ni faux, de la résolution de la différence ?

Et cependant, dans ce nom enfin déclaré, non seulement la différence se lit en transparence (« *amborum nomen habens* »), mais encore la désinence masculine *us* travaille le nom de la déesse de l'amour, nom dont la première lettre A coupe, en le féminisant, l'ultime « bout » mâle du nom du dieu des échanges et des transactions ; « Hermès » entre dans « Aphrodite », mais y perd -ès et c'est A (-phrodite) qui l'absorbe en se l'assimilant, en l'accolant, par greffe, en elle. (« *Velut si quis conducta cortice ramos / Crescendo jungi...* ») Enfin, un dernier déplacement affecte le nom propre masculin-féminin ; il

le travaille, dans la parole poétique elle-même qui cependant est la seule à le nommer – indicible – dans l'indicible moment de la « métamorphose », puisque le *puer* né, au quatrième vers du récit, de Mercure et de la divine Cythérée et tirant et de son père et de sa mère, son nom, à la fin du poème, de latin devient grec, *Hermaphroditus* (et non *Mercuravenerus*), mais il le devient en latin... interminable oscillation de la différence dans la différence même où se révèle, sans jamais s'y laisser maîtriser, la puissance – latence et force – du neutre.

Ce que le nom propre de la résolution du masculin et du féminin découvre à son revers, l'innommable travail de la différence ici nommé « neutre », tout le récit ovidien sans cesse le trace et le décèle... Ainsi, pourquoi la source Salmacis est-elle *infamis* sinon parce que ses eaux, par leur contact, atteignent la virilité même du *vir* qui s'y baigne ; sinon parce que l'onde parfaitement transparente garde l'invisible mémoire, l'inexorable trace d'un étrange accouplement en forme de métamorphose : mémoire de l'eau sans signe ni marque, **eau indifférente**, ni vraie ni fausse, qui cependant n'a cessé d'aimer l'errance du jeune garçon et d'en orienter la course dans l'inconnu : « *Videt hic stagnum lucentis ad imum / Usque solum lymphae* », une eau immobile, tellement limpide en sa densité que surface et profondeur s'annulent à son bord : terre par elle devenue air ou l'inverse...

Le lac d'Hermaphrodite est le « contraire » de celui de Narcisse. Celui-ci renverra à son regard une si parfaite image de soi que le berger en tombera amoureux comme celle d'un autre. Celui-là, en revanche, ne livre nulle apparence qui pourrait abuser le désir ; **eau vide, eau nulle** que le langage poétique ne peut déployer au regard que par négation de ce qui en troublerait ou en nierait le cristal : « là ni le roseau des marais, ni l'algue stérile, ni les joncs aux dards aigus... » Cette puissance de transparence, cette calme et fascinante violence d'un miroir qui ne refléterait rien, constituant avec la mystérieuse fontaine du poème, l'imaginaire matériel du neutre, d'une différence dont l'absolu serait fait de la neutralisation de tous les contraires, de toutes les oppositions, et dont le symbole serait cette eau sans accident, qui est cependant toute entière mémoire, une eau sans trace ni marque de ce qui advint jadis en elle parce qu'elle est tout entière trace, marque, signe et, par là-même, puissance d'impuissance, *virtù* de défaillance, *dunamis* de défection, *fiasco* de la totalisation. En effet, qu'est-ce que ce **semi-vir**, cet homme à moitié qui naît au sortir de l'onde de Salmacis, mais que sa moitié défaillante ne fait pas devenir femme pour autant. Et pourtant le berger dans l'étreinte de la femme, comme l'imprudent baigneur dans l'enveloppement de l'eau d'impuissance, ne se sentit-il point devenir une demi-femme, une femme à moitié et dont l'autre moitié féminine à jamais manquante, sans pour autant être remplacée par la demi-masculinité à lui laissée en reste, le laissera pour toujours à mi-parcours entre masculin et féminin ; mâle certes, mais dans le fiasco de son impuissance, féminin assurément, mais dans l'excès de son ardeur inassouvie, deux fois **neutralisé**

dans l'intervalle de la différence: en homme dont le désir, ne pouvant arriver à son accomplissement, en vient à se nier lui-même, et en femme, dont le désir devra rester douloureusement au comble de son insatisfaction... Sinon comment effectuer sur le fils de Mercure et de Vénus, l'exacte division de l'homme et de la femme, du masculin et du féminin pour en composer, par addition, les moitiés hétérogènes? Ovide donne à son lecteur attentif la formule de cette étrange arithmétique des sexes, du surprenant calcul de la différence: «*neutrumque et utrumque videntur*». Ils semblent n'être ni l'un ni l'autre **et** l'un et l'autre à la fois. Le «*neutrum*» s'additionne à l'«*utrumque*». La double négation des pôles de la différence **est dans** leur confrontation et leur réciproque métamorphose: puissance du neutre, du «*ni vrai ni faux*» qui ouvre l'abîme d'un zéro dans la totalisation des contraires où la différence s'épuise.

Masculin vs féminin: vs (*versus*) est un signe ou une trace. Si vs est un signe, c'est celui de la différence logique des contraires par laquelle un axe sémantique déterminé, celui de la sexualité, trouverait sa signification, cet axe que le mythe d'Hermaphrodite apparemment parcourait entre le pôle masculin et le pôle féminin. Si vs est une trace, c'est la marque laissée par une opération de différenciation d'une totalité, trace d'un geste de coupure qui l'aurait d'autant mieux séparée d'elle-même qu'elle lui laisserait la finalité de se retrouver pleine et entière. Dès lors, la différence ainsi ouverte par le geste de séparation s'annulerait dans la complémentarité, originaire ou finale des contraires. L'autre y serait moins autre que complément de l'un qui, de son côté, ne saurait être un sans autre. On retrouverait en ce point les subtiles variations du récit d'Aristophane dans *le Banquet* de Platon. Masculin vs féminin: vs, trace «*réroactive*» d'une scission originaire, l'homme, la femme, mais aussi bien index «*projectif*», en pointillé, d'une union finale, l'homme et la femme, au point de n'être plus qu'une seule chair. Il y a eu scission; il y aura union. L'union sexuelle est ainsi la ré-union temporaire des contraires, gage d'une immortelle totalité finale, mais gage seulement. La division du masculin et du féminin reste un destin d'origine et la bête à deux dos, qu'évoque Shakespeare, n'est pas, comme l'antique nature humaine, selon Aristophane, l'être sphérique, soit masculin, soit féminin, autosuffisant et dont les deux dos sont les mêmes dos, les dos du même; elle n'est même pas, comme l'androgyné d'Aristophane, **l'être de l'un et de l'autre** dans la permanence de sa complétude, mais le moment fortuit et éphémère d'une union toujours défaite et toujours refaite, qui mime, dans les jeux cycliques du temps et du devenir, de la corruption et de la mort, de la genèse et de la naissance, en bref dans les jeux bipolaires de la sexualité, la sphère immobile et éternelle de l'Être. C'est cette sphère que, sur le mode de la prière et du *votum*, la Naïade du mythe ovidien désire constituer à jamais, mais dans le temps: «*Tu te débats, en vain, cruel, s'écrie-t-elle, tu ne m'échapperas pas. Dieux, ordonnez que nul jour ne le voit séparé de moi ni moi séparée de lui.*» Bisexualité imaginaire dont

le mythe d'Hermaphrodite donnerait le récit. Et cependant, il n'est que de relire le vœu de Salmacis, nymphe à la violence masculine à l'égard du trop féminin Hermaphrodite, pour découvrir, dans le langage du poème, l'autre face de la bisexualité : le travail de la différence, la puissance du neutre : non pas « Faites, ô Dieux, que nous soyons à jamais unis en un seul corps », mais « Ordonnez, ô Dieux, qu'il ne soit jamais séparé de moi ni moi de lui ». Tel est le geste du neutre que l'affirmation de l'union ne puisse se dire que par la négation de l'impossible désir de la non-différence.

Le neutre, donc, est tout entier dans le geste de la coupure, mais en l'occurrence, il s'agit moins de celui de la « sexion » de la totalité bisexuelle d'origine ou de la scission résolue d'un désir de finalité accompli, que celui, à la fois double et unique, d'annuler le masculin, d'annuler le féminin. Deux gestes en un seul qui ouvriraient le double espace abyssal, ou indéfini, indéterminé comme dira Kant, d'un non-masculin et d'un non-féminin, un non-masculin qui ne serait pas encore, qui n'aurait plus déjà été le féminin, un non-féminin qui ne serait pas encore, plus déjà le masculin : impensable idée d'un troisième genre qui ne s'ajouterait pas aux deux autres, d'un troisième genre qui ne serait pas, à proprement parler, un genre puisque, au revers d'une mythique androgynie ou d'une idéale bisexualité, il rendrait possible la pensée catégorielle, générique du masculin, et du féminin, la pensée de la différence sexuelle et de ses pôles dans leur complémentarité.

Le genre neutre – non-genre « tiers » – serait ainsi à la limite interne de la totalité bisexuelle que les deux genres, masculin et féminin, épuisent sans restes. Il serait au lieu de leur découpe, au lieu de la double et mutuelle coupure des moitiés, mais aussi hors de la totalité, hors sexualité, trans-ou extra-sexuelle, puisque les deux moitiés masculine et féminine, sont, par le neutre, par son effrayante puissance, instantanément anéanties. Parler de genre neutre serait encore perdre cette puissance en la stabilisant dans un concept négatif. Appliquer au genre neutre la puissance même que ce « genre » nomme : non-genre donc. Il s'agirait moins du moment, quasi hégélien, d'une négativité où « le rien s'incarne et où le désir s'accomplit comme mort du désir et triomphe sur la mort du désir » (A. Green, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 7, 1973, p. 262), que de l'ouverture indéterminée d'un espace polémique de conflit qui, inexorablement, resurgirait entre scission et totalité, entre la « sexion » du masculin et du féminin, et l'union des deux moitiés : l'espace d'in-finité du zéro non-nommable, du « ni vrai ni faux », à la condition de sans cesse le déplacer dans les dispositifs des représentations de la différence – sexuelle. Ovide, contant le mythe d'Hermaphrodite, dans les *Métamorphoses* n'est point un mauvais guide pour cette tâche.